Brèves littéraires

Breves.

Le saule

David Hince

Volume 11, Number 2, Fall 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5798ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print) 1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hince, D. (1996). Le saule. Brèves littéraires, 11(2), 5-7.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DAVID HINCE

Le saule

Le saule peint le vent sans avoir besoin d'un pinceau. Saruy

Aujourd'hui,
l'air est transfiguré.
Sur la rue, le vent mord à travers les vêtements, il durcit les journaux mouillés, il purifie les visages.
La couleur de l'air prend l'éclat du quartz, les regards miroitent et se réfugient entre les fentes minces des paupières.
C'est l'hiver venant recouvrir les gestes.
C'est la mue pour le promeneur.

Il y a ces couples assis aux tables, ne se parlant pas, les lèvres serrées, le regard glissant, presque un duel, à savoir qui parlera le premier, qui ouvrira une brèche? L'hiver et la blancheur des retranchements, les enfants enveloppés de nombreuses peaux, insouciants, infatigables, s'endormant dans la neige en écoutant le vent bercer les branches de saule nues. Ces glissades improvisées sur une vieille gazette, le son de nos rires dans les tunnels de neige, là, sur la butte du parc, derrière chez le garagiste.

Puis ce vent dans les branches... Première solitude vraie. Ouand la fébrilité, quand le halètement se calment et qu'on laisse enfin retomber seau et pelle, alors on sait que l'on est seul au milieu de la neige, que cette maison chauffée qui nous attend pourrait être tout à fait autre, que la vie est arbitraire et qu'au centre de ce château-fort enneigé, ce qui se soulève en nous, c'est une nouvelle dimension de la douleur, une souffrance plus subtile, plus clairvoyante, celle qu'amène la révélation d'une solitude invincible. C'est le jour où l'on découvre que l'on n'a pas été choisi pour cette vie et que le bon et le mauvais n'ont jamais existé indépendamment l'un de l'autre et que ce qui nous donne cette force, ce qui déborde en nous alors, enfant couché dans la neige, pourra aussi bien devenir la source de blessures que d'histoires à bâtir...

C'est ainsi que le soir même, l'enfant rentrera à la maison, l'air grave, on le dira fatigué, on prétextera l'épuisement après tant de jeux simples et insouciants, et celui-ci, sans penser, cette nuit-là, aura regardé le ciel avant de s'endormir.

Cet enfant, c'est sans doute l'homme assis à la table, ici, sans un mot, comme par respect devant cette femme, également muette.

Sans le savoir, peut-être rêvent-ils tous deux aux neiges d'antan?